Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 232

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Yamina
Autor: Kerwall, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251674

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 15 Juin 1902 N° 232 Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 30me année LE PAYS

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Jean de Werth, général d'une armée d'Impériaux et de Croates, vint au mois d'octobre 1636 prendre ses quartiers d'hiver dans les Franches-Montagnes. Aussitôt les gouvernements des comtés de Neuchâtel et de Valangin garnirent leurs frontières de troupes qui y demeurèrent pendant cinq mois.

Au mois de mars de l'année suivante, Jean de Werth, général de l'Empire, se retira de la Montagne et c'est alors que ce pays fut occupé par les troupes du duc de Saxe-Weimar, général suédois, malgré les gardes placées aux principaux passages de la Montagne. L'invasion suédoise se fit si inopinément par Saulcy, que toutes les maisons furent pillées. Beaucoup de pauvres gens furent tués et leurs maisons pillées et brûlées.

Beintôt les Suédois se répandirent dans tous les villages, dans les fermes écartées, en brûlant, en pillant, en massacrant. Ce qu'ils ne consommaient pas, ils allèrent le vendre à la Ferrière où ils conduisirent aussi du mobilier, du linge, des ustensiles de toutes sortes qu'ils volaient. La Ferrière fut bientôt un vaste champ de foire où accouraient les gens du Val d'Erguel, de Bienne, des campagnes de Berne. Ces populations protestantes s'entendaient admirablement avec les Suédois, leurs corréligionnaires, et s'empressaient d'acheter ce que les troupes volaient aux malheureux catholiques de la Montagne. On disait dans les parties protestantes de la Suisse « allons à la grande fête aux marchandises de la Ferrière ». Triponé, dans son journal, dit que ces Suisses étaient si échauffés d'aller acheter à la Ferrière du butin que les Suédois y portaient, qu'ils ont acheté, dans des sacs, de la mousse pour de la laine et des sacs de cendres pour de la farine et, dans un coffre, le corps d'une femme morte pour du linge.

Cette occupation de la Montagne, par les Suédois, dura quatre mois.

Les Suédois se répandirent aussi dans la Franche-Comté et pillèrent les populations catholiques. Ils amenèrent dans la principauté de Neuchâtel beaucoup de butin, de linge, de meubles, des denrées etc... qu'ils vendaient à très bas prix, et, comme plusieurs personnes faisaient des difficultés d'acheter de ce butin qui avait été pris à leurs voisins, dès que les Suédois s'en apercevaient, ils en faisaient des tas et y mettaient le feu, ce qui fit que dans la suite on aima mieux acheter ces meubles que de les voir brûler. Par là ces gens se pourvurent abondamment de linge et de toutes sortes de meubles. Beaucoup de Montagnards s'étaient réfugiés en Suisse, dans le canton de Fribourg, entre autres. Après le départ des Suédois, ils rentrèrent dans leurs foyers incendiés, pillés, anéantis. Ils n'avaient plus de graines pour ensemencer leurs terres, plus de bétail pour les labourer et c'est au prix de sacrifices inouïs qu'ils parvenaient à trouver des subsistances et du bétail en Suisse. [1]) Plus du tiers de la population avait été moissonnée par la famine, la peste et l'occupation. Les malheureux habitants découragés par tant de calamités, se décidaient à grand'peine à rebâtir leurs maisons et à reprendre la culture. C'était grande pitié de voir les fils de famille semblables à des squelettes ambulants, s'atteler 6 ou 8 ensemble à la charrue et à la herse, traîner les chariots pour rentrer le peu de récoltes que la vermine, les souris vinrent ronger et gâter.

Ces animaux nuisibles détruisaient parfois plus d'un journal en une seule nuit. [2])

C'est à cette époque que les Suédois pillards enlevèrent la cloche de l'église des Bois après l'avoir mise en morceaux. Le curé, Louis Gigon, dut se cacher dans une ferme écartée, appelée Vallevrein au Cul des Prés. Là il disait la messe et consolait ses malheureux paroissiens. Plusieurs Montagnards furent emmenés comme prisonniers, parmi lesquels Guillaume Triponé, l'auteur de mémoires célèbres sur cette lamentable occupation.

Les Suédois ravagèrent ensuite les pays de la rive gauche du Doubs, pays soumis à l'Espagne. Tout fut brûlé, pillé, ravagé,

1) Beaucoup de Montagnards s'étaient réfugiés dans les comtés de Neuchâtel et de Valangin. Il n'y avait presque point de maisons où il n'y en eut quelques-uns, et il y eut même plusieurs familles qui préférèrent y rester, ne se souciant pas de retourner dans leur patrie, quoique leurs ennemis s'en fussent retirés. Boyve IV-34.

2) Journal de Triponé et autres.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 27

YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

XIV

Que la mère soit esclave ou libre, chrétienne ou musulmane, créature pensante ou être privé de raison, elle n'en est pas moins mère, et son cœur bat toujours avec la même force pour ce qui est sa chair, son sang; en un mot, son enfant.

La pauvre martyre passait par une crise impossible à dépeindre.

Tous les ressorts de son imagination se dilataient à la pensée qu'Alim et Aïcha allaient être heureux, et elle souriait de ce sourire de convalescent, qui transfigure un visage auquel avait fui la joie. Néanmoins, trop peu éclairée pour ne pas douter de ce que lui avait fait entrevoir Renée, trop imbue de ses funestes croyances, mille craintes obsédaient parfois son âme endolorie; elle alla jusqu'à permettre à sa pensée inquiète de ne pas croire à la certitude de la parole de l'amie et à la possibilité du bonheur.

Douter de l'amie !...

Douter de la mère adoptive de ses enfants !...

Ses souffrances et ses luttes furent cruelles.

— Si Alim et Aïcha doivent devenir malheureux, se répétait-elle dans ses angoisses, ne vaut-il pas mieux qu'ils le soient ici, où ils trouveront toujours celle qui comprendra leur douleur; ici, où ils n'auront pas à souffrir le supplice d'abandonner toutes coutumes qui, quoique naissantes, n'en sont pas moins profondément enracinées.

Et elle se consumait en craintes chimériques, en suppositions troublantes.

Puis, suivaient des élans spontanés dans lesquels se retrouvait le cœur généreux de Yamina, et elle faisait quelques petits préparatifs.

Dût-elle s'exposer à être brutalisée par le maître, elle ravirait dans la cassette mystérieuse quelques objets qu'Alim et Aïcha garderaient en souvenir de leur mère.

La pauvre femme mit en réserve pour Aïcha, d'abord, ce dont elle pouvait disposer sans ruse, sans artifice : du *koheul*, qu'elle sortit d'un pli de sa *melhafa* (pièce d'étoffe droite, sans coupe, qui s'enroule autour du corps et se noue sur les épaules), du koheul qui lui servirait à s'agrandir les yeux dans les jours « trop courts pour moi », soupirait-elle, dans les jours heureux où elle éprouverait du plaisir à se parer pour ceux qu'elle aimerait. Elle y ajoutait du henné pour se teindre les doigts, puis sa glace, l'inséparable glace ronde enfermée dans une enveloppe en étain, ce bibelot de cinq centimes dont nos femmes de chambre feraient fi, et qui est l'inséparable de la femme arabe.

Elle remettrait tout cela à Renée, car Aïcha

anéanti encore plus qu'aux Franches-Montagnes. On raconte que ceux qui avaient vu ces temps désastreux, ou qui les avaient entendu retracer de leurs ancêtres, ne pardonnèrent jamais à la France d'avoir livré toute une nation inoffensive à ses cruels ennemis. Cent ans plus tard, les vieillards se faisaient enterrer le visage contre terre en haine de la France. A la fin du siècle dernier, dans nombre de familles on priait encore chaque soir pour le roi d'Espagne. [1])

Par suite des nombreux incendies et de la corruption des corps d'animaux laissés sans enfouissement, la peste reprit ses fureurs plus que jamais. Presque toutes les bêtes de somme avaient péri; les hommes tombaient dans les champs, au bord des chemins ou chez eux. La peste dura de 1636 à 1646. Dans toutes les Franches-Montagnes ont dut créer des cimetières exprès qui furent appelés les *cimetières aux bosses*, parcequ'il se formait dans la bouche des malheureux infectés une grosseur en forme de bosse qui les étouffait après quelques heures d'abominables souffrances.

A la fin d'octobre 1637, le village de St-Brais, avec ceux de la Montagne, avait élevé une forte barricade à la Lave, pour garder ce passage. Les Suédois du duc de Saxe Weimar arrivèrent de nouveau si brusquement que les défenseurs de la barricade ne purent opposer une efficace résistance. Les Suédois se répandirent dans tout le village, pillèrent les maisons, amenant le bétail et épuisèrent les vivres. Le 30 décembre suivant une compagnie de soldats français, commandée par d'Ally, arriva au village. Les soldats fouillèrent les maisons pour trouver des vivres. Les Suédois avaient déjà tout pillé, en octobre précédent. Furieux, les Français mirent le feu aux quatre coins du village, brulèrent l'église, [2]) tuèrent beaucoup de monde, puis se dispersèrent. Les malheureux habitants, après le départ des Français, revinrent au milieu des ruines fumantes de leurs maisons. La peste vint faire de nouveaux ravages et de 400 communiants que comptait ce malheureux village, il n'en resta plus que 160.

Au printemps de l'année 1637, le comte de Grancey venait de chasser du château de St-Ursanne la garnison impériale et d'y réinstaller une compagnie de Franco-Suédois.

1) Histoire du Comté de la Roche, par l'abbé Loye.

2) Ce ne fut que dix-neuf ans après, en 1656, que l'église incendiée put être rebâtie.

Le maire de St-Brais, François Boisson, après le désastre de sa commune, ne fut guère en état de payer, l'année suivante, au major de Longchamp, commandant de place à St-Ursanne, la contribution de guerre imposée à St-Brais. Il est vrai qu'elle ne s'élevait qu'à la somme de quinze livres, mais c'était plus que ne comportait les ressources d'une population ruinée et incendiée.

Le maire Boisson avait pris la fuite, avec la plupart des gens de sa commune, en attendant l'heure de relever St-Brais de ses cendres.

Le major Longchamp voulait bon gré, mal gré, le montant des contributions. Ne sachant plus à qui s'en prendre, que fait le commandant? Il somma le maître-bourgeois de St-Ursanne d'avoir à payer la somme en question, et cela en lieu et place du maire de St-Brais. Le maître-bourgeois, Ursanne Migy, essaya en vain de démontrer à Longchamp l'iniquité de ses prétentions. Pour toute réponse, le major le fait arrêter par ses sbires. Il l'enferme au château de St-Ursanne, puis le fait transporter comme ôtage au château de Porrentruy.

(A suivre.)

Les catastrophes volcaniques

On connaît M. de Lapparent, une des gloires de la science contemporaine, ses travaux sont justement appréciés en France et dans tous pays, on peut le dire. Or, il a donné naguère une conférence sur les catastrophes volcaniques, à l'Institut catholique de Paris. En voici un compte rendu fort intéressant:

Le désastre des Antilles vient de rendre une douloureuse actualité à la question de la menace que les phénomènes volcaniques font constamment peser sur la terre ferme. Cette menace était un peu oubliée en Europe, parce que jusqu'ici les catastrophes de ce genre étaient très rares sur les territoires qui nous intéressent directement. Depuis sa résurrection en l'an 79 de notre ère, le Vésuve, bien que demeuré en activité constante, n'a rien infligé à son voisinage qui pût rappeler la destruction d'Herculanum et de Pompéi. L'Etna, si ses coulées ont parfois atteint Catane, a toujours laissé aux habitants le temps de s'enfuir. Enfin le Stromboli, dont l'activité n'a jamais subi de temps d'arrêt, n'a par contre, amené aucun désastre, si bien que son nom sert aux géologues pour caractériser, en la désignant comme *mode strombolien*, la manifestation constante mais tranquille du bouillonnement intérieur.

A la vérité, les tremblements de terre n'ont pas épargné les contrées méditerranéennes. Libonne leur a payé en 1755 un tribut de 30,000 victimes. La Calabre a été rudement secouée en 1783. Enfin, de nos jours, on a vu, depuis 1883, l'île d'Ischia, l'Andalousie, les environs de Menton, la Carniole et la Locride fournir tour à tour leur contingents de morts et de blessés. Mais si ces phénomènes dérivent au fond de la même cause qui produit les éruptions volcaniques, l'action du feu n'y est pas directement sensible, et l'horreur des destructions accomplies n'est pas comparable à celle des cataclismes dus au réveil des volcans.

Ce n'est pas que ceux-ci fissent défaut dans le même temps. Seulement, depuis le commencement du siècle, leur action semblait limitée aux contrées voisines du Pacifique. Du Japon ou des îles de la Sonde, il arrivait de temps à autre la nouvelle d'une catastrophe, où les victimes s'étaient comptées par vingt, trente, quarante, parfois cinquante mille. Mais comment l'Europe se serait-elle émue outre mesure de ces lointains holocaustes, qui ne mettaient aucun des siens en deuil et affectaient à peine ses intérêts matériels?

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. C'est aux Antilles que le fléau vient de sévir. C'est la France, c'est l'Angleterre, qui sont directement atteintes par le désastre de la Martinique et de Saint-Vincent. Et d'ailleurs, par le chiffre des morts, mais plus encore par l'incroyable rapidité avec laquelle la destruction a été accomplie, la ruine de Saint-Pierre occupe vraiment une place à part au nombre des plus effrayantes manifestations de l'activité des volcans. Ce qui l'a rendue plus saisissante encore, c'est qu'avant l'arrivée de la dépêche qui a produit partout une si légitime stupeur, aucune nouvelle n'avait été transmise qui pût donner à prévoir l'imminence d'un danger quelconque.

Aujourd'hui que les détails commencent à venir, de plus en plus précis, il devient évident qu'on a péché à la Martinique par excès de confiance. Ce n'est pas qu'il eût été possible d'éviter la ruine foudroyante de Saint-Pierre; mais peut-être aurait-on pu provoquer l'exode des habitants du district de la montagne Pelée, et diminuer ainsi dans une notable proportion le nombre des victimes humaines. Il eût suffi pour cela d'une connaissance plus exacte de ce qu'on doit craindre au voisinage d'un volcan.

La montagne Pelée est un cône de débris de de laves, que des éruptions successives ont édifié durant des siècles qui ont précédé la découverte des Antilles. Le volcan était en repos depuis quatre cents ans au moins, et une riche végétation avait pris possession de tout le cône, plus haut que celui du Vésuve, quand en 1851 eut lieu une éruption, qui se borna à la projection de fumées et de cendres. Depuis lors le volcan s'était de nouveau endormi, si bien qu'un ancien cratère, voisin du sommet, était occupé par un lac, dit lac des Palmistes.

Mais le sommeil d'un appareil volcanique n'est jamais que provisoire, et il y a toujours lieu de craindre une reprise de son activité. D'ordinaire cette reprise est plus ou moins ménagée, et annoncée par quelques symptômes précurseurs. L'expérience enseigne que, d'une façon normale, l'activité volcanique traverse trois phases principales: la phase paroxysmale, avec explosions violentes et émission de laves; la phase strombolienne, pendant laquelle la lave s'épanche tranquillement hors du cratère, sans entraîner de projections très violentes; enfin la phase solfatorienne, où le volcan n'émet plus de lave, mais seulement des vapeurs sulfureuses,

---

était trop jeune pour comprendre l'importance de tous ces fards auxquels elle ajoutait tant de prix. Pauvre femme!... pauvre mère!... N'est-ce pas toi qui infiltres dans le cœur de ton enfant, dans le cœur de ta fille, le déguisement, la feinte, l'hypocrisie?... A quoi sert ce tatouage, ces prolongements de veines ombrées dont tu veux que se couvre le visage pur et idéal de la virginité? A quoi servent ces simulacres trompeurs auxquels ne se laisse pas prendre un esprit sérieux?... Prépare, entasse koheul, henné, herbe magique, Renée acceptera tout de ta main; et si elle ne livre pas aux flots bleus de la Méditerranée les produits précieux, c'est qu'elle respectera la chose qui vient de la mère et est destinée à l'enfant; mais sois sûre que tes mille ingrédients ne terniront jamais le velours de la peau d'Aïcha ni le bout de ses petites mains agiles.

Le parfum dont Renée esssyera d'envelopper la mignonne, c'est celui de la vertu et de la simplicité, qui, s'exhalant pour elle-même, et non pour ces faux ajustements qui déguisent souvent l'âme perfide sous la forme de l'ange.

Quant à Alim, hélas! que peut-elle lui donner?... Ce qu'il faut faut à l'homme, du moins dans sa tribu, c'est un fusil pour défendre sa tente, son gourbi, des attaques nocturnes; ce qu'il faut à l'homme, ce sont quelques préceptes du Coran auxquels l'Arabe ne doit point faiblir, une fois qu'il les a gravés dans son cœur. Mais ces préceptes-là se trouvent dans la sébile où Abdallah a précieusement déposé son or; l'esclave aura-t-elle l'audace de ravir une seule sentence?... Quant au fusil, jamais Yamina ne sera à même de fournir de quoi acheter cette arme: elle n'a pas une seule fois de sa vie fait glisser entre ses doigts une obole, une piécette d'argent, un billon bronzé; mais elle fera part à l'ami de son désir irréalisable, et plus tard, lorsque Alim sera un homme, Renée lui dira que, s'il ne possède aucun objet venant de sa mère, c'est qu'elle a été dans l'impossibilité de lui léguer autre chose que son amour.

(La suite prochainement.)